

« Derrière la peur des "anti-gender" il y a l'angoisse, la lâcheté, la salauderie, mais il y a aussi la peur que les libertés se reprennent, qu'elles trouvent enfin le courage de reconnaître qu'elles décident à chaque instant du sens du monde, de reconnaître que, si elles acceptent librement le monde qu'on leur lègue, elles peuvent aussi choisir de le refuser et d'inventer de nouveaux mondes. Les "anti-gender" s'insurgent contre l'idée que l'État, à travers l'École, rompe le lien de tradition pour créer avec les enfants un nouvel humain. Nous ne voulons pas non plus que l'État et l'École construisent un nouvel humain. Mais, contrairement aux "anti-gender", c'est parce que nous voulons que les individus s'affranchissent de *toute* autorité, de tout ce qui veut les empêcher d'assumer leur liberté et de pouvoir se choisir concrètement et radicalement contre le sens de l'humain qu'on veut leur faire accepter. »

# Les salaud·e·s !

– Ou ce que l'analyse du refus par les salaud·e·s de ce qu'ielles appellent "la théorie du genre" nous apprend sur la salauderie –

La liberté qui s'assume en tant que liberté et qui a pour projet de donner la vie sait qu'elle devra prendre sur elle la responsabilité de l'éducation de son enfant comme elle sait qu'elle doit, à chaque instant, dans le délaissement, répondre d'elle-même. Si nous savons que nous voudrions éduquer nos enfants à la liberté, la question qui se pose à nous est bien entendu de savoir ce que cela peut signifier concrètement. Sans affronter le problème de l'éducation à la liberté directement, ce qui serait problématique, nous pouvons essayer de l'approcher négativement en analysant une éducation qui vise à nier (l'existence de) la liberté qu'est l'enfant, éducation que l'on peut avec Max Stirner considérer comme une éducation de religieux et que l'on peut avec Sartre considérer comme une éducation de "salauds"<sup>1</sup>.

De quels salaud·e·s voulons-nous ici parler ? Nous voulons parler de ces salaud·e·s qui s'insurgent contre ce qu'elles appellent "la théorie du genre"<sup>2</sup>. Nous voulons parler de ces salaud·e·s qui refusent qu'on apprenne à leurs enfants que ce n'est pas parce qu'on naît avec un sexe féminin qu'on *doit* aimer les hommes ou qu'on *doit* faire des choix de vie que la société considère comme "féminins". Nous voulons parler de ces salaud·e·s qui pensent qu'une indépendance entre corps sexué, genre et pratiques sexuelles n'existe que chez une minorité de personnes qu'elles considèrent comme "anormales" (personnes homosexuelles,

---

1. "Les uns qui se cacheront, par l'esprit de sérieux [qui est l'idée selon laquelle il existe des valeurs indépendantes d'une liberté humaine pouvant *justifier* certains choix humains] ou par des excuses déterministes [c'est-à-dire, comme nous le verrons, en essayant de penser l'humain comme déterminé dans sa liberté par son corps et le monde], leur liberté totale, je les appellerai lâches ; les autres qui essaieront de montrer que leur existence était nécessaire [c'est à dire répond à une fin absolue], alors qu'elle est la contingence [l'opposé de la nécessité : ce qui est contingent aurait pu ne pas exister] même de l'apparition de l'homme sur terre, je les appellerai des salauds". Cf. *L'existentialisme est un humanisme*, très court texte de la conférence qu'il a donné pour un public non initié à la philosophie existentielle. Chez Sartre le ou la Salaud·e c'est l'individu qui pense être né(e)-pour-quelque chose, qui pense que son existence répond à une raison et que cette raison supprime la contingence de son existence en lui assignant un sens. Ceulle que nous visons sont des "salaud·e·s" parce que ce sont des "lâches". Nous choisissons le terme de "salaud·e·s" pour les désigner.

2. Regroupant alors en une supposée idéologie toute une série de thèses diverses issues des *gender studies*.

droit de lui retirer sa sacralité, de le juger et d'en faire ce qu'elles veulent. Ce dont elle a peur c'est que les libertés accèdent à la conscience que rien ne vient justifier le monde dont elles ont hérité et qu'elles sont libres de l'accepter ou de le refuser. Car nous le savons, c'est un·e lâche : elle a aussi et fondamentalement peur d' elle-même, peur de sa propre liberté, cette liberté qu'elle essaye de masquer. Jusque dans sa lâcheté elle est libre, libre de continuer d'être lâche ou d'assumer enfin le fait qu'elle est le fondement des valeurs qu'elle revendique, libre d'assumer enfin le fait qu'il accepte le monde dont il a hérité, libre aussi de décider, sans pouvoir être justifié, de le refuser.

Derrière la peur des "anti-gender" il y a l'angoisse, la lâcheté, la salauderie, mais il y a aussi la peur que les libertés se reprennent, qu'elles trouvent enfin le courage de reconnaître qu'elles décident à chaque instant du sens du monde, de reconnaître que, si elles acceptent librement le monde qu'on leur lègue, elles peuvent aussi choisir de le refuser et d'inventer de nouveaux mondes. Les "anti-gender" s'insurgent contre l'idée que l'État, à travers l'École, rompe le lien de tradition pour créer avec les enfants un nouvel humain. Nous ne voulons pas non plus que l'État et l'École construisent un nouvel humain. Mais, contrairement aux "anti-gender", c'est parce que nous voulons que les individus s'affranchissent de *toute* autorité, de tout ce qui veut les empêcher d'assumer leur liberté et de pouvoir se choisir concrètement et radicalement contre le sens de l'humain qu'on veut leur faire accepter.

Anatole N.

(2015- corrigé en 2016)

# Les salaud·e·s veulent que nous respections "le monde tel qu'il est".

Nous irons sûrement trop loin pour ceulles qui veulent cantonner la liberté à certains choix. Mais, ne leur en déplaise, notre existence entière est liberté et si *nous* choisir c'est choisir *notre monde*, alors la salauderie est une manière de nous empêcher de prendre conscience que nous choisissons de ne pas choisir notre monde. Et les salaud·e·s finissent toujours par invoquer le respect que l'on doit à la tradition et au monde tel qu'il "est" pour combattre ce qu'ielles appellent "la théorie du genre".

De la même manière que je n'ai originellement pour vocation que celle que d'autres humain·e·s m'ont assignée, et que donc cette vocation ne repose sur aucun principe divin, le monde dont j'hérite ne peut s'enorgueillir d'une justification supérieure. Or c'est précisément ce que lae salaud·e nie. Et en niant le fait que ce sont les humain·e·s qui sont responsables du sens du monde, ielle vise à empêcher qu'on se donne le droit d'en décider.

On nous dira que c'est de la démesure de penser que les jeunes sont capables de créer du nouveau en s'affranchissant de ce que des milliers d'années d'humanité ont créé avant eulle. Mais de quel·les jeunes parle-t-on ? Parle-t-on de lae jeune de 10 ans, de celui de 20 ans, de celui de 40 ans, etc. ? Pour lae salaud·e est "jeune" l'individu qui n'a *pas encore* repris pour lui-même la manière d'envisager le monde dont il hérite, qui ne s'est pas conformé. Et de quoi parle-t-on lorsqu'on dit que la "jeunesse" n'arrivera à rien en détruisant le passé ? Qui a dit que la "jeunesse" voulait détruire tout le passé ? Qui a dit qu'elle voulait même changer quoique ce soit ? Qui peut *connaître* la liberté, elle qui n'est rien d'autre que ce qu'elle se fera être ? Mais c'est justement de ça que le salaud a peur. Ce dont ielle a peur, c'est de la liberté elle-même. Lae salaud·e a peur pour ses intérêts, c'est évident, mais ce qui hérise tous les poils de son corps, c'est l'idée que des libertés puissent simplement se donner le droit de s'affranchir du passé, c'est-à-dire puissent se donner le

bisexuelles, transsexuelles) et qu'il faudrait aider à se ré-enraciner dans le corps<sup>3</sup>. Nous voulons parler des salaud·e·s selon lesquels le questionnement sur le genre non seulement empêche ce ré-enracinement, mais aussi, du fait qu'il subvertit l'idée de normalité, déboussole la jeunesse "normale". Ces salaud·e·s font parler d'eulles – et d'une certaine manière, tant mieux : car le fondement de leur salauderie n'est pas aussi connu qu'il mérite selon nous de l'être. Il faut faire ou refaire<sup>4</sup> le travail visant à révéler la salauderie afin d'être plus à même de la combattre quand on la rencontre... ou quand on en découvre les traces dans notre propre manière d'appréhender la réalité-humaine. Et, nous le verrons, la salauderie dépasse largement le débat sur le genre.

# Les salaud·e·s veulent que nous respections "ce que nous sommes".

Si on ne lui bourre pas suffisamment le crâne pour qu'il pense devoir être "aidé" ou "guérit", et s'il arrive à assumer sa différence face à la pression sociale, l'individu homo-, bi-, ou transsexuel n'a *a priori* aucune raison de vouloir l'être. C'est l'autre qui le considère comme "anormal" et comme devant être normalisé. Qu'est-ce qui justifie un tel jugement ? Il faut remarquer pour commencer que considérer les individus transsexuels, par exemple, comme étant "anormaux" ce n'est pas les considérer comme simplement "excentriques" : car à l'inverse des excentriques, la "normalité" de laquelle les individus transsexuels s'écartent *justifie* selon les salaud·e·s le fait qu'on les réprime – et justifie alors leur normalisation. Il faut aussi remarquer que pour qu'un·e salaud·e s'inquiète de l'influence de

3. Comme les salaud·e·s qui envoient des personnes homosexuelles en thérapie de rééducation pour les "guérir" de leur homosexualité.

4. Refaire puisque nous ne ferons dans la majeure partie de cet article qu'embrasser une manière de comprendre la réalité-humaine qui est celle de l'existentialisme sartrien, et qui reprend le refus stirnérien de l'essentialisme. Il ne s'agit pas ici d'essayer de redorer le blason de Sartre, mais simplement de nous servir de tout ce qui peut servir à la prise de conscience de notre liberté. Et l'existentialisme sartrien est pour cela particulièrement utile.

"la théorie du genre" sur son enfant "normal", il faut bien qu'elle reconnaisse que le déterminisme du corps sexué sur l'identité et les préférences sexuelles *peut* être chamboulé (car sinon pourquoi s'inquiéterait-elle ?), mais ne *doit* pas l'être. C'est un jugement moral. La question qui se pose et qui est la notre est de savoir sur quoi repose un tel jugement moral. Il existe un fondement unique à la réprobation des individus homo-, bi- et transsexuels, et il se révélera par l'étude d'une des manières dont peut se manifester cette réprobation.

On peut dire, de l'homosexualité par exemple, qu'elle n'est "pas naturelle". Avant même d'aller plus loin il faut reconnaître qu'ici la question se complique : car on peut, en effet, symétriquement, ne pas réprouver l'homosexualité justement *parce qu'on* la reconnaît comme "naturelle". Cette position, comme la première, se fonde sur une compréhension de la réalité-humaine qui tend à masquer la liberté. Comme l'écrit Sartre :

"Qui ne voit, en effet, ce qu'il y a d'offensant pour autrui et de rassurant pour moi, dans une phrase comme "Bah ! c'est un pédéraste", qui raye d'un trait une inquiétante liberté et qui vise désormais à constituer tous les actes d'autrui comme des conséquences découlant rigoureusement de son essence ?

Sartre, *L'être et le néant*

Cellui qui veut que l'homosexualité soit "naturelle" *naturalise* l'homme : ielle pense l'individu homosexuel comme étant homosexuel *parce que* c'est "dans sa nature", parce que c'est dans son "être", dans son "essence". Mais cette nature qui vient déterminer l'identité de l'homosexuel-le c'est l'équivalent du corps de la dualité âme/corps. L'homosexuel-le *est* homosexuel-le parce qu'elle a un corps homosexuel. Les salaud-es présentent la liberté de l'homosexuel-le comme étant piégée dans un corps qui la domine et qui détermine ses préférences sexuelles. En vérité je suis en tant que liberté un projet<sup>5</sup> qui ne peut être

5. "l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité (...) [L]homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il voudra être. Car ce que nous entendons ordinairement par vouloir, c'est une décision consciente (...). Je peux vouloir écrire un livre, me marier, tout cela n'est qu'une manifestation d'un choix plus originel, plus spontané que ce qu'on appelle volonté" - cf. *L'existentialisme est un humanisme*, p.30 de l'édition Folio de 1996. Il ne faudrait cependant pas penser ce projet comme étant *inconscient*. Il n'est pas *caché en moi* : je suis ce projet. Puisque même si j'en hérite, je peux en changer. Et si je n'ai pas une *connaissance explicite* de ce projet (qui est

être. Mais on peut justement *proposer* une image de l'Humain à son enfant sans pour autant en faire sa vocation absolue, sans en faire ce à quoi Dieu ou la Nature le destine, sans la sacraliser et (et donc) sans faire tout pour l'empêcher de la refuser. Si nous ne savons pas ce qu'est concrètement une éducation à la liberté, nous savons ce qu'elle n'est pas, car la salauderie c'est le négatif de l'éducation à la liberté.

Lorsque je crie à quelqu'un de s'éloigner d'un rocher prêt à sauter, je n'exerce sur lui par cet avertissement aucune influence morale. Si je dis à l'enfant : "Tu auras faim si tu ne veux pas manger de ce qui est sur la table", il n'y a là non plus rien qui ressemble à l'"influence morale". Mais si je lui dis : "Il faut prier, honorer père et mère, respecter le crucifix, dire la vérité, etc. ; car cela est humain, car tel est le devoir de l'homme, ou mieux encore la volonté de Dieu", j'aurai cette fois exercé sur lui une action morale. C'est grâce à cette pédagogie morale que l'homme se pénètre de la mission de l'homme, qu'il devient humble et obéissant, et qu'il soumet sa volonté à une volonté étrangère qui lui est imposée comme la règle et la loi ; il doit s'incliner devant une supériorité : humiliation volontaire. "Celui qui s'abaisse sera élevé."

Oui, oui, il est bon d'exhorter de bonne heure les enfants à la piété, à la dévotion, à l'honnêteté. L'homme bien élevé est celui auquel les bons principes ont été enseignés, inculqués, serinés et entonnés à force de coups ou de sermons.

Si cela vous fait sourire, aussitôt les Bons de s'écrier en se tordant les mains de désespoir : "Mais, pour l'amour de Dieu, si nous ne donnons pas de bons principes à nos enfants, ils se jeteront tout droit dans la gueule du péché, et ils deviendront de mauvais garnements !" Doucement, prophètes de malheur ! "Mauvais", dans votre sens, certes ils le deviendront, mais votre sens est précisément un très mauvais sens. Les effrontés ne s'en laisseront plus imposer par vos bavardages et vos lamentations, et ne sympathiseront plus avec toutes les absurdités qui vous font rêver et radoter de temps immémorial ; ils aboliront le droit de succession en refusant d'hériter des sottises que vous ont léguées vos pères (...).

Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*<sup>16</sup>

16. Cf. *L'Unique et sa propriété*, p.73 de l'édition numérique gratuite citée en note 12.

Éduquant leur enfant comme des salaud·e·s, c'est-à-dire lui présentant la vocation qu'ielles lui assignent comme sa vocation naturelle, essentielle, divine, ielles tendent à l'empêcher de la refuser<sup>14</sup>. Les salaud·e·s ce sont ceulles qui veulent que leur enfant devienne ce qu'ielles ont imaginé pour lui, et qui l'empêche de s'inventer ellui-même contre cette vocation. Ceulle qui éduquent leur enfant comme des salaud·e·s veulent briser la conscience qu'il a de sa liberté comme eulles-mêmes dans leur lâcheté et leur salauderie brisent la conscience de leur liberté – la conscience du fait qu'ielles sont toujours responsables de leur propre sort, dans l'absence de Créateur ou de Créatrice et de valeur absolue. Ceulles qui éduquent leur enfant comme des salaud·e·s, comme des lâches, tendent à l'empêcher de pouvoir toujours rejeter l'avenir qu'ielles ont imaginé pour lui et lui ont assigné, et ainsi l'empêche d'en inventer un nouveau. C'est un fait, éduquer un enfant c'est lui proposer une image de l'Humain :

Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire aussi qu'en se choisissant il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons choisir le mal ; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien, et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous.

Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*<sup>15</sup>

À chaque instant je choisis au milieu d'humain·e·s qui peuvent me prendre pour modèle, c'est-à-dire adopter pour eulles-mêmes l'image de l'Humain tel que je "pense" qu'il doit être. Si je décide de donner la vie, je deviens un modèle privilégié pour mon enfant et l'éduquer c'est toujours aussi lui proposer une vision de l'humain tel que je pense qu'il doit

14. Et quoi de mieux pour empêcher son enfant d'avoir dans le futur des relations sexuelles avec des personnes du même sexe qu'ellui que de lui enseigner que Mère Nature, Dieu le Père, le Prophète et toute la clique des Saints haïssent profondément l'homosexualité ?

15. Cf. *L'existentialisme est un humanisme*, p.31 de l'édition Folio de 1996.

compris comme étant *déterminé* par mon corps puisqu'il *inclut* le corps : je suis une liberté *vivante*. Je ne suis pas une liberté déterminée par mon corps mâle à me sentir homme et à être hétérosexuel, je suis, en tant que liberté vivante, *projet d'être* réalité humaine de sexe masculin, de genre masculin, et hétérosexuel<sup>6</sup>. Dire de quelqu'un·e : "Bah ! C'est un·e homosexuel·le" est une manière de faire du possible "avoir des rapports homosexuels" un possible qui m'est impossible *afin* de s'en prémunir. C'est une manière de se convaincre que "moi, je ne *suis* pas homosexuel, et *donc* je ne coucherai *jamais* avec un homme". Une telle attitude n'est bien entendu pas celle d'un·e "homo refoulé·e" mais celle d'un·e lâche qui tente de supprimer cette responsabilité angoissante qui est la sienne : le fait qu'ielle n'ait pas de relations sexuelles avec des personnes du même sexe que ellui est une des facettes du projet qu'ielle est, et rien d'autre qu'ellui-même, *en définitive*, ne s'y oppose. S'ielle est libre, c'est parce qu'ielle n'est que ce qu'ielle se fait être, ce qu'ielle projette d'être. Ce n'est pas un·e "homo refoulé·e" car ielle ne refoule pas l'homosexuel·le qu'ielle *est* : ce qu'ielle refoule, c'est sa possibilité d'avoir des rapports sexuels avec une personne du même sexe qu'ellui, la possibilité qu'ielle a de changer de projet<sup>7</sup>. C'est son refus de reconnaître sa propre liberté qui fait d'ellui un·e lâche.

Ici il faut se garder de penser la liberté comme étant infinie. Je ne peux pas tout choisir, car ma *situation* ne m'offre pas toutes les possibilités : mais dans l'éventail des possibles qu'elle m'offre, oui, je suis libre. Je ne pourrai jamais décider d'*être né* de sexe féminin, mais, si tel est mon projet, je peux changer de sexe. Je ne peux pas maintenant, par la pensée, modifier la nature de mon sexe (car de fait ce n'est pas possible ; la situation est telle que les humain·e·s n'ont pas le contrôle immédiat de la nature de leur sexe), mais je

---

néanmoins *possible*), c'est justement du fait du manque de recul nécessaire : emporté par mon projet je manque à le connaître. Pour une critique de l'idée d'Inconscient cf. *L'être et le néant*.

6. Si je suis *né* avec un sexe masculin, puisque je ne projette pas de changer de sexe, je suis choix d'être de sexe masculin. La liberté reprend dans son projet ou rejette ce qui fait partie de sa *situation* et dont elle n'est pas le fondement.

7. De la même manière qu'il ne faut pas confondre *projeter* et *décider* ou *prendre la décision* de il ne faut pas confondre *se convertir* c'est-à-dire changer de projet, et *décider de changer de projet*. Si la conversion n'est pas "inconsciente" au sens psychanalytique du terme (puisque ce serait nier la liberté en faisant de mes attitudes conscientes les fruits d'une subjectivité qui existerait en moi, donc rétablir la dualité corps/âme) il ne faut pour autant dire d'elle qu'elle est une "prise de décision" de se convertir (cf. note 5).

peux soit continuer d'écrire, soit commencer de penser à des moyens de trouver de l'argent pour changer de sexe. Je n'ai pas pour projet de changer de sexe, mais si je ne suis pas déterminé par mon corps mâle à rester mâle, si je ne suis pas un "homme" de la même manière que cette table est table, si ma masculinité est une des facettes du projet que je suis, il est *possible* que je change de sexe dans le futur. C'est justement cette possibilité que refuse de reconnaître pour lui-même la lâche : elle ne peut pas vouloir changer de sexe, car, selon elle, comme cette table n'est pas chaise, elle *n'est* pas transsexuelle. S'il ne faut jamais dire jamais c'est parce qu'il ne faut jamais dire : "je ne ferai jamais x parce que je *suis* y ou parce que je ne *suis* pas z".

La lâcheté n'est jamais inoffensive et l'idée selon laquelle l'homosexualité est naturelle est potentiellement aussi nauséabonde que l'idée symétrique : car qu'est-ce qui empêche une personne affirmant qu'on *est* homo-, bi- ou transsexuelle comme une table *est* table de réprover l'attitude de ceulles qui selon elle *sont* homo-, bi- ou transsexuelles dans leurs êtres, mais qui ne se comportent pas comme tel-les ? Qu'est-ce qui l'empêche de réprover ceulles qui ne respectent pas ce qu'elles sont, de la même manière que les "anti-gender" que nous connaissons reprochent aux lesbiennes, par exemple, de ne pas aimer les "hommes" alors qu'elles sont "femmes" ? On est dans la même configuration, on a le même type de salauderie : la réprobation ne s'explique donc pas ici par l'opposition à l'homo-, la bi- ou à la transsexualité directement mais par l'opposition à ce qui n'est "pas naturel", par l'opposition à toute conduite qui ne correspond pas à notre *être*. Et il faut par ailleurs remarquer, c'est important, qu'un-e salaud-e peut reconnaître que le corps ne *détermine* pas la liberté mais toujours penser que les individus qui naissent avec un appareil génital féminin, par exemple, *ne doivent pas*<sup>8</sup> coucher avec d'autres individus de sexe féminin – et ceci parce que "ce n'est pas naturel", parce que cela ne correspond pas à ce qu'est la féminité et ne la respecte pas.

Mais est-ce que le respect *du corps* est le fondement de la salauderie ? Est-ce le respect du corps lui-même qui fonde l'idée selon laquelle notre identité sexuée et nos pratiques sexuelles *doivent* correspondre à notre sexe biologique ? On sera convaincu du contraire si

---

8. Puisqu'elle est toujours dans l' "esprit de sérieux" comme dirait Sartre, c'est-à-dire puisqu'elle fait des valeurs qu'elle prône des valeurs en soi, elle reste lâche.

## La salaud éducation.

Mais quelle est alors cette éducation que nous cherchions et qui vise à nier la liberté qu'est l'enfant ? Viser à nier la liberté de son enfant c'est empêcher qu'il se choisisse, ou, pour reprendre une expression sartrienne, empêcher qu'il décide de ce qu'il va faire de ce qu'on a fait de lui. Les salaud-e-s enchaînent leur enfant à la situation qu'elles lui lèguent et à la vocation qu'elles lui assignent. Les salaud-e-s refuseront par exemple que leur petit garçon joue à la poupée ou à la dinette et lui apprendront qu'un garçon *ça ne joue pas* à la poupée ou à la dinette. Éduquer de cette manière son petit garçon c'est l'empêcher d'envisager pour lui-même une infinité de possibilités qu'on réserve aux petites filles ; c'est lui proposer une image essentialiste de l'homme, qui suppose l'idée que nous avons tous une vocation inscrite dans l'être dont on hérite, inscrite dans notre essence, et qu'on *doit* respecter. Les salaud-e-s ont mis au monde un enfant avec un pénis, celui-ci devra être un "homme".

Et on voit que l'éducation des salauds n'est pas simplement une manière d'empêcher leur enfant de choisir son genre : c'est une manière de l'empêcher de se choisir, tout court. Les salaud-e-s c'est sûr n'éduquent pas seulement leur petit garçon à devenir un hétérosexuel qui se comporte comme un "mâle", elles lui assignent une vocation d'humain suivant ce qu'elles pensent que tout homme doit être. On peut prendre l'exemple du communiste salaud décrit par Max Stirner :

Si tu étais un "fainéant", il [le communiste salaud] ne reconnaîtrait pas en toi l'homme, il y verrait un "homme paresseux" à corriger de sa paresse, et à catéchiser pour le convertir à la *croissance* que le travail est la "destination" et la "vocation" de l'homme.

Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*<sup>13</sup>

---

13. Cf. *L'existentialisme est un humanisme*, p.26 de l'édition Folio de 1996.

# Naissance et aliénation.

Maintenant, si nous refusons de croire que les humain·e·s ont été *créé·es* par "Dieu le Père" ou par "Mère Nature", il nous faut pourtant admettre que nous sommes tou·te·s né·e·s de parents, et que nous naissons avec une nature. Nous sommes, d'une certaine manière, quelque chose. Je n'ai pas choisi de naître petit garçon, comme je n'ai pas choisi de naître français et bourgeois. En suis-je pour autant "moins" libre ? Nous disions que j'étais, moi, *projet* d'être individu de sexe masculin. Cette idée doit-elle être remise en cause du fait que je n'ai pas décidé de naître avec un sexe masculin ? Pas le moins du monde : on hérite tou·te·s d'une situation, mais, par rapport à celle-ci, nous sommes libres. Je dois assumer le fait d'être né avec un sexe masculin mais aussi assumer le fait que je suis toujours au-delà de ce que je suis, que je ne suis pas ce que je suis. Comme je suis toujours libre dans ma manière d'assumer l'être dont j'hérite, je suis libre d'accepter ou de refuser la vocation qu'on lui associe et qu'on m'assigne. Mes parents m'ont peut-être *imaginé* et *voulu* garçon avant même que je naisse, ielles ont peut-être essayé des "trucs" pour influencer le hasard (alimentation spéciale etc.), ielles ont peut-être même *choisi* mon sexe par la sélection des embryons. Mais peu importe avec quelle vigueur ielles ont pu vouloir que je sois de sexe masculin, cela n'empêche en rien qu'à chaque instant où je décide de ne pas changer de sexe, j'en suis responsable, de la même manière que si je n'ai pas décidé de naître, à chaque instant que je vis, j'ai pour projet de vivre : car je pourrai me suicider. Peu importe que mes parents aient pu vouloir que je sois un hétérosexuel et peu importe les moyens qu'ielles ont pu se donner pour que je le sois... peu importe l'histoire qui a mené à moi, je suis un projet qui doit prendre sur lui la responsabilité de reprendre ou de refuser ce qu'on a par le passé voulu pour lui.

on reconnaît que lae même salaud·e qui appelle l'individu gay, par exemple, à se ré-enraciner dans son corps, à respecter son corps sexué et à avoir des relations sexuelles avec des femmes, l'inviterait par ailleurs à ne pas chercher à coucher, une fois sa conversion faite, avec toutes les femmes qu'il pourrait alors désirer. Ielle lui dirait que tout ce qui vient du corps n'est pas *bon*, et qu'il ne faut pas succomber aux pulsions perverses<sup>9</sup> : le corps n'est donc pas pour ce·tte salaud·e le fondement de ce qu'il faut ou ne faut pas faire. Mais alors sur quoi ceulles qui sont trop lâches pour reconnaître leur propre liberté fondent leur désapprobation morale des individus homo-, bi- et transsexuels ?

## Les salaud·e·s veulent que nous respections "ce pour-quoi nous sommes fait·e·s".

La référence ultime vers laquelle les salaud·e·s se tournent, souvent sans même le savoir, pour pouvoir justifier leur désapprobation morale des individus homo-, bi- et transsexuels se révélera si on comprend que lorsque ces salaud·e·s, pour se justifier, nous disent que "ce n'est pas naturel", ce qu'ielles entendent pas là c'est en fait que les humain·e·s "*ne sont pas fait pour ça*". Pour les salaud·es, une "femme" *est faite* pour coucher avec un "homme" et donc ne doit pas être lesbienne. Pour les salaud·e·s, les "hommes" *sont faits* pour l'aventure et les "femmes" *sont faites* pour s'occuper des enfants – et c'est pourquoi on ne doit pas encourager les petites "filles" à envisager pour elles l'aventure, ou les petits "garçons" à envisager pour eux le soin aux enfants, etc. Respecter notre nature, notre être, c'est respecter ce pour-quoi nous sommes fait·e·s, respecter notre

---

9. Ce serait un énorme contresens de penser que nous appelons à *écouter* notre corps, à "satisfaire nos pulsions". Notre propos est justement comme nous l'avons vu de dénoncer le fait même de penser en termes de pulsions : c'est une manière de placer dans le corps compris comme entité séparée ce que nous n'assumons pas.

*vocation*. Et qu'est-ce que suppose l'idée selon laquelle nous devons respecter ce pour-quoi nous sommes fait-e-s ? Cela suppose évidemment que nous avons un *Créateur* ou une *Créatrice* (que ce soit "Dieu le Père", "Mère Nature" ou une autre entité), mais aussi que c'est ce Créateur ou cette Créatrice qui détermine le sens de notre existence, qui nous assigne notre vocation.

Mais alors comme le montre Sartre, l'idée selon laquelle les humain-e-s sont créé-e-s suppose qu'elles sont des *outils* :

Lorsqu'on considère un objet fabriqué, comme un livre ou un coupe papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept ; il s'est référé au concept de coupe papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette. Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie, et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir. Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence – c'est-à-dire l'ensemble des qualités qui permettent de la produire et de le définir – précède l'existence. (...) Nous avons là une vision technique du monde, dans laquelle on peut dire que la production précède l'existence. Lorsque nous concevons un Dieu créateur, ce Dieu est assimilé la plupart du temps à un artisan supérieur (...). Ainsi, le concept d'homme, dans l'esprit de Dieu, est assimilable au concept du coupe-papier dans l'esprit de l'industriel. (...) Ainsi l'homme individuel réalise un certain concept qui est dans l'entendement divin.

Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*<sup>10</sup>

Pour lae salaud-e, la différence entre l'individu humain et le coupe-papier peut tenir en ce que l'individu humain dispose librement de lui-même. Mais il n'empêche que selon ellui mon Créateur ou ma Créatrice (encore une fois, que ce soit "Dieu le Père", "Mère Nature" ou une autre entité) en plus de me donner la liberté m'a aussi assigné une vocation qu'elle veut que je choisisse de respecter. L'individu humain de ce point de vue est comme un coupe-papier qui *pourrait* faire autre chose de son existence que de couper du papier mais qui *doit* couper du papier parce qu'il doit respecter ce pour-quoi il a été fait, c'est-à-dire l'intention qui a présidé à sa création et qui est la fin objective de son existence. Avec lae salaud-e j'ai un pénis donc je *dois* vouloir l'introduire dans un vagin pour enfanter : car c'est pour ça que mon Créateur ou ma Créatrice me l'a donné. En tant que je suis cet outil,

10. Cf. *L'existentialisme est un humanisme*, p.26 de l'édition Folio de 1996.

pensé par le Créateur ou la Créatrice, qui possède la fonction "pénis", j'ai pour vocation d'avoir des rapports sexuels avec des femmes dans le but de me reproduire. Pour lae salaud-e je suis libre de haïr Dieu, mais je suis-(fait-)pour-louer-Dieu ; je suis libre de faire le mal, mais je suis-pour-le-bien ; je suis libre de me reproduire ou de ne pas me reproduire mais je suis-pour-me-reproduire etc. Et c'est de la même manière que lae salaud-e peut penser alors que je *peux* être homo-, bi- ou transsexuel-le mais que je ne *dois* pas l'être, car ce n'est pas ce *pour-quoi* le Créateur ou la Créatrice m'a fait. Voilà ce que suppose fondamentalement la réprobation des individus homo-, bi- et transsexuels : je suis libre mais mon Créateur ou ma Créatrice m'a assigné une vocation et je dois la respecter. Et puisque beaucoup de salaud-e-s s'affirment athées, nous pouvons reprendre le mot que Max Stirner adresse aux athées Humanistes et affirmer que les salaud-e-s "sont de pieuses gens"<sup>11</sup>. Les salaud-e-s qui ne croient pas en Dieu restent pieu-ses puisqu'elles croient en une Essence de l'Homme et ainsi *vouent* les humain-e-s à certaines entreprises et leur en refusent d'autres. Les salaud-e-s sont des religieu-ses car :

Que faisait le monde religieux ? Il cherchait la *vie*. « En quoi consiste la vraie vie, la vie bienheureuse, etc.? Comment y parvenir ? Que doit faire l'homme et que doit-il être pour être un véritable vivant ? Quels devoirs lui impose cette vocation ? » Ces questions et d'autres pareilles indiquent que ceux qui les posent en sont encore à se chercher, à chercher leur vrai sens, le sens que leur vie doit avoir pour être vraie. (...) Poursuivre ce moi, le préparer, le réaliser, telle est la lourde tâche des mortels ; ils ne meurent que pour *ressusciter*, ils ne vivent que pour mourir et pour trouver la vraie vie.

, Max Stirner, *L'unique et sa propriété*<sup>12</sup>

11. Max Stirner, *L'Unique et sa propriété* – p.158. de la version numérique gratuite accessible en ligne à l'adresse :

[http://classiques.uqac.ca/classiques/stirner\\_max/unique\\_propriete/Stirner\\_unique\\_propriete.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/stirner_max/unique_propriete/Stirner_unique_propriete.pdf)

12. Cf. Max Stirner, *L'unique et sa propriété*, p.253 de l'édition numérique gratuite citée en note 11.